

# **Le mie prigioni**

On dit : " Triste comme la porte

D'une prison. "

Et je crois, le diable m'emporte !

Qu'on a raison.

D'abord, pour ce qui me regarde,

Mon sentiment

Est qu'il vaut mieux monter sa garde,

Décidément.

Je suis, depuis une semaine,

Dans un cachot,

Et je m'aperçois avec peine

Qu'il fait très chaud.

Je vais bouder à la fenêtre,

Tout en fumant ;

Le soleil commence à paraître

Tout doucement.

C'est une belle perspective,

De grand matin,

Que des gens qui font la lessive

Dans le lointain.

Pour se distraire, si l'on bâille,

On aperçoit  
D'abord une longue muraille,  
Puis un long toit.

Ceux à qui ce séjour tranquille  
Est inconnu  
Ignorent l'effet d'une tuile  
Sur un mur nu.

Je n'aurais jamais cru moi-même,  
Sans l'avoir vu,  
Ce que ce spectacle suprême  
A d'imprévu.

Pourtant les rayons de l'automne  
Jettent encor  
Sur ce toit plat et monotone  
Un réseau d'or.

Et ces cachots n'ont rien de triste,  
Il s'en faut bien :  
Peintre ou poète, chaque artiste  
Y met du sien.

De dessins, de caricatures  
Ils sont couverts.  
Çà et là quelques écritures  
Semblent des vers.

Chacun tire une rêverie

De son bonnet :  
Celui-ci, la Vierge Marie,  
L'autre, un sonnet.

Là, c'est Madeleine en peinture,  
Pieds nus, qui lit ;  
Vénus rit sous la couverture,  
Au pied du lit.

Plus loin, c'est la Foi, l'Espérance,  
La Charité,  
Grands croquis faits à toute outrance,  
Non sans beauté.

Une Andalouse assez gaillarde,  
Au cou mignon,  
Est dans un coin qui vous regarde  
D'un air grognon.

Celui qui fit, je le présume,  
Ce médaillon,  
Avait un gentil brin de plume  
A son crayon.

Le Christ regarde Louis-Philippe  
D'un air surpris ;  
Un bonhomme fume sa pipe  
Sur le lambris.

Ensuite vient un paysage

Très compliqué  
Où l'on voit qu'un monsieur très sage  
S'est appliqué.

Dirai-je quelles odalisques  
Les peintres font,  
A leurs très grands périls et risques,  
Jusqu'au plafond ?

Toutes ces lettres effacées  
Parlent pourtant ;  
Elles ont vécu, ces pensées,  
Fût-ce un instant.

Que de gens, captifs pour une heure,  
Tristes ou non,  
Ont à cette pauvre demeure  
Laissé leur nom !

Sur ce vieux lit où je rimaille  
Ces vers perdus,  
Sur ce traversin où je bâille  
A bras tendus,

Combien d'autres ont mis leur tête,  
Combien ont mis  
Un pauvre corps, un cœur honnête  
Et sans amis !

Qu'est-ce donc ? en rêvant à vide

Contre un barreau,  
Je sens quelque chose d'humide  
Sur le carreau.

Que veut donc dire cette larme  
Qui tombe ainsi,  
Et coule de mes yeux, sans charme  
Et sans souci ?

Est-ce que j'aime ma maîtresse ?  
Non, par ma foi !  
Son veuvage ne l'intéresse  
Pas plus que moi.

Est-ce que je vais faire un drame ?  
Par tous les dieux !  
Chanson pour chanson, une femme  
Vaut encor mieux.

Sentirais-je quelque ingénue  
Velléité  
D'aimer cette belle inconnue,  
La Liberté ?

On dit, lorsque ce grand fantôme  
Est verrouillé,  
Qu'il a l'air triste comme un tome  
Dépareillé.

Est-ce que j'aurais quelque dette ?

Mais, Dieu merci !  
Je suis en lieu sûr : on n'arrête  
Personne ici.

Cependant cette larme coule,  
Et je la vois  
Qui brille en tremblant et qui roule  
Entre mes doigts.

Elle a raison, elle veut dire :

Pauvre petit,  
A ton insu ton coeur respire  
Et t'avertit

Que le peu de sang qui l'anime  
Est ton seul bien,  
Que tout le reste est pour la rime  
Et ne dit rien.

Mais nul être n'est solitaire,  
Même en pensant,  
Et Dieu n'a pas fait pour te plaire  
Ce peu de sang.

Lorsque tu railles ta misère  
D'un air moqueur,  
Tes amis, ta soeur et ta mère  
Sont dans ton coeur.

Cette pâle et faible étincelle

Qui vit en toi,  
Elle marche, elle est immortelle,  
Et suit sa loi.

Pour la transmettre, il faut soi-même  
La recevoir,  
Et l'on songe à tout ce qu'on aime  
Sans le savoir.

Alfred de Musset (1810–1857)